

SOUVENIRS MILITAIRES **De JOSEPH ESPRIT GUITARD,** **CONSCRIT-GRENADIER DE LA GARDE** **(1809 -1815)**



Conscrit – grenadier de la Garde
avec l'aimable autorisation de Bernard Coppens
© <http://www.1789-1815.com/index.html>

C'est en 1934, que parurent à Paris, pour la première fois, les « Souvenirs » de Guitard. Le publicateur, peut-être un lointain parent (il porte le nom de E.-H. Guitard), nous apprend dans sa préface que notre grenadier est né le 22 mai 1790 à Escalquens (Haute-Garonne). Conscrit de l'an X, il est affecté à la 7^{ème} cohorte, 1^{ère} compagnie.

Arrivé au corps le 4 avril 1809, Guitard passe quelques jours après à la 2^{ème} compagnie du 2^{ème} bataillon du 1^{er} Régiment de Conscrits Grenadiers ; ce dernier deviendra en 1810, le 1^{er} Tirailleurs Grenadiers. Le 15 juin 1811, le jeune Joseph intègre le Régiment de Walcheren (Hollande) puis, le 3 juillet de la même année, il rejoint le 131^{ème} d'infanterie de ligne avec le grade de caporal (3^{ème} bataillon, 5^{ème} compagnie)

Son témoignage aurait été rédigé, sous l'impulsion de son fils, entre 1840 et 1860. Il est clair, sans fioriture, et retrace assez bien le parcours que pouvait faire un soldat de la Grande-Armée à travers l'Europe en guerre...

Christophe Bourachot

<http://lestafette.unblog.fr/>

LES UNITES DE GUITARD : LES CONSCRITS GRENADIERS DE LA GARDE LE 131^e REGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

Le 29 mars 1809, Napoléon décide de créer le 1^{er} régiment de conscrits grenadiers de la Garde à deux bataillons de six compagnies. Dès le 31 mars, un deuxième régiment est créé. Ces régiments sont formés hâtivement en vue de la guerre contre l'Autriche. Ils sont commandés par un major et sont composés de deux bataillons, fort chacun de quatre compagnies de 200 hommes, soit un total de 1600 soldats. La moitié des hommes doit provenir des conscrits de la Garde, l'autre moitié étant des conscrits de la réserve de 1810. Le major, les deux chefs de bataillon et les 8 capitaines sont tirés des officiers des Grenadiers de la Garde et continuent à en porter l'uniforme. Les sous-lieutenants proviennent de l'école militaire de Saint-Cyr à raison de 2 par compagnie. Chaque bataillon en avait un faisant les fonctions d'adjutant-major ce qui fait qu'il n'y avait pas de lieutenant dans le régiment. Les sous-officiers sont des anciens des fusiliers-grenadiers au service depuis au moins 1807.

Les conscrits Grenadiers de la Garde recrutent par la conscription dès 1809, 2 jeunes hommes parmi les mieux constitués dans chaque département. Dans l'Ain, Bonnet Guillaume François Bonnet, de Bourg, est ainsi incorporé au 1^{er} régiment de conscrits grenadiers de la Garde Impériale. Déserteur, il est condamné à 5 ans de fer et 1500 francs d'amende par contumax. Il sert au 137^e régiment d'infanterie de ligne. Il ne se présente pas au conseil d'examen malgré sa convocation du 13 avril 1815.

La solde des conscrits grenadiers est la même que celle de l'infanterie de ligne. Par décret du 18 mai 1811, les premiers et deuxièmes régiments de conscrits-grenadiers prennent la dénomination de troisième et quatrième de tirailleurs.

Le 131^e régiment d'infanterie de ligne est formé en 1811, en Hollande, à partir du régiment de Walcheren créé en 1810. Ce régiment est un des régiments « pénaux » de l'armée française. Il est constitué de réfractaires repris qui, après avoir été conduits dans l'un des dépôts mis en place pour les rassembler, peuvent être condamnés à « cinq ans de travaux forcés avec les fers » et astreints à travailler, boulet au pied, sur des chantiers des ponts et chaussées ou de construction navale ou bien être incorporés dans des unités disciplinaires. Là, soumis à des corvées, ils subissent une rude discipline et un endoctrinement intensif avant que d'être conduits aux bataillons de guerre.

Le 4 mars 1811, Napoléon demande au ministre de la guerre «de former les cadres de sous-officiers...des nouveaux régiments de Walcheren, de l'île de Ré et de Belle-Isle. Vous me

feriez connaître quel est le nombre de sous-officiers nécessaire pour la formation de ces cadres.... Vous continuerez à employer dans ces nouveaux régiments les officiers & sous-officiers du corps le plus à portée du point d'organisation, cette méthode a de grands avantages». Il est à la Grande Armée, division Durutte et combat à la Bérézina. A la division Reygnier durant la campagne de 1813, il combat à Lützen, Bautzen, Reichenbach, Gross-Beeren, Denewitz, Leipzig, Hanau, et Saffnitz. En 1814, il est à Metz et au Mincio. Le régiment est dissout le 12 mai 1814. Durant ses campagnes, le 131^e régiment d'infanterie de ligne perd 8 officiers tués et 32 blessés.

Jérôme Croyet
Docteur en histoire, archiviste-adjoint aux A.D. de l'Ain

LES SOUVENIRS

Le tirage au sort

Le 5 mars 1809 subi la conscription, tombé au sort ; acheté un remplaçant pour la somme de 6.000 francs ; il veut exiger de plus 600 francs, une montre d'or, son sac garni ; en présence de ces exigences il est refusé et je pars.

Après le conseil de révision passé à Toulouse, départ avec 200 ou 250 autres pour Paris ; arrivés à la caserne de La Pépinière¹, on nous envoie à Courbevoie pour former un régiment de Conscrits Grenadiers de la Garde².

L'incorporation

Quinze jours après, retour à Paris, caserne rue Verte³, exercice aux Champs-Élysées deux fois par jour pendant quinze jours⁴. (Pantalon blanc en drap collant, demi-guêtres noires à cœur, habit bleu, court, avec revers blanc, passepoil rouge, shako noir, cordon blanc et plumet rouge, plaque à l'aigle, sac, fusil à pierre, sabre et giberne avec baudriers blancs)⁵. Après ces quinze jours d'exercice, formation d'un régiment (4 compagnies de 170 hommes), départ pour la campagne d'Autriche (1809), faisant deux étapes par jour, et, à l'arrivée de la première étape, posant le sac pour faire l'exercice pendant une heures jusqu'à Strasbourg ; là, je fus logé chez M. Pivart, sellier, place d'Armes.

Au Tyrol.

De Strasbourg au Tyrol, parti en poste sur des charrettes⁶. Ce régiment tout seul se bat contre les Tyroliens pendant un mois (colonel Maury commandant ce régiment). (Episode : les Tyroliens sur le haut d'une montagne, rochers, prise d'assaut. Arrivés en haut de la montagne, on ne trouve personne derrière une redoute en pierre qu'ils avaient formée ; plancher cachant un souterrain reconnu par le son ; ce plancher recouvert de pierres. Allocution du capitaine Mirabel. Les soldats sautent dans le souterrain, hachent tout à coups

¹ Ce bâtiment a été remplacé dans les années 1925-1930 par le Cercle des Armées.

² En 1809, le 2e régiment, dans lequel sert Guitard, est sous les ordres du major Robert.

³ L'actuelle Rue de Penthièvre (Paris 8^e). Cette bâtisse construite avant la Révolution, se trouvait au n°28.

⁴ Leur instruction est rapide. D'après le conscrit Etienne Rimmel elle se compose : 7h 30 à 10h, exercice au fusil. 12h, appel. 14h à 16h, exercice. Les repas, composés de soupe se prennent à 10h et 16h.

⁵ Les conscrits grenadiers portent le shako des fusiliers grenadiers avec un chevron blanc, des tresses et un pompon rouges. L'habit veste est du type de celui de l'infanterie de ligne mais bleu avec col et revers bleus carrés sans passepoil. Les parements sont écarlates avec rabats blancs. Les pattes d'épaules bleues sont passepoilées écarlates. Les retroussis sont blancs passepoilés écarlate avec des aigles découpés de la même couleur et un passepoil écarlate sur les poches verticales.

⁶ Ils quittent pourtant Strasbourg les 4 et 5 juin 1809.

*de fusils et font sortir une cinquantaine de Tyroliens*⁷. De là, départ pour la prise de Vienne à marches forcées. Le chef de bataillon L...⁸, en route, m'avait ordonné de séparer les favoris d'avec les moustaches. Le lendemain, ne l'ayant pas fait, il me donna un coup de cravache sur la figure : je mets la baïonnette au fusil en lui disant que s'il y revenait... Il m'ordonna d'aller à la garde du camp pendant 15 jours et venait chaque nuit voir lui-même si j'y étais.

Campagne de 1809

Vienne

*Avant d'arriver à Vienne nous réunissons les divers corps d'armée*⁹. Entrée à Vienne à 11 heures du soir par les brèches faites par l'artillerie¹⁰. Accablés de fatigue, nous nous couchâmes sur le pavé pendant une heure. Eveillés en sursaut aux cris de : « Aux armes ! » pour passer le Danube. Une heure après on bat La Grenadière. Passage précipité du Danube sur des pontons ; de suite que le passage est effectué, des pierres et des mortiers jetés dans le Danube viennent emportés les pontons¹¹.

Essling

*Nous sommes dans l'île de Wagram*¹² ; toute la Garde Impériale avec l'Empereur lui-même, au milieu des blés en épis, tout en feu, sans pouvoir battre en retraite¹³. On nous fit monter sur un mamelon, le premier rang l'arme au bras, le second et le troisième rang remontant ces lignes. Même manœuvre pendant deux heures pour faire croire à l'ennemi que des troupes arrivaient sans cesse. Dans ce trajet, je trouvai un petit lièvre qui se brûlait tout vivant et, en voulant le prendre, je tombai sur lui. Le capitaine me releva et nous le partageâmes tous les deux.

*Après cette savante manœuvre, l'Empereur monte sur un sapin préparé par des sapeurs en échelon, y monte par deux fois, examine avec sa lorgnette et, voyant que les pontons sont reconstruits et que l'armée d'Italie arrivait et était prête à passer les pontons, ordonne alors de laisser passer l'armée d'Italie qui s'avavançait sur le centre. Dès lors commence une forte canonnade*¹⁴.

*Ce jour 22 mai, le maréchal Lannes eut la cuisse emportée : il en mourut. (Le maréchal Lannes : « Sire, si tu veux régner, fais brûler Vienne : la victoire est à toi »)*¹⁵.

*Poursuite des Autrichiens pendant quatre jours ; le quatrième jour, l'Empereur ordonne aux Carabiniers Cuirassiers de la Garde Impériale*¹⁶, qui étaient de la réserve, de se mettre le manteau pour couvrir leur cuirasse et tromper l'ennemi qui les prenait pour des dragons

⁷ Le soulèvement des patriotes tyroliens est fortement encouragé par l'Autriche qui profite de la campagne d'Espagne pour espérer une revanche sur Austerlitz. Les tyroliens, fortement attachés au trône autrichien, sont sous le commandement de Andréas Hofer.

⁸ Sans doute s'agit-il du chef de bataillon Lenoir du 2^e régiment.

⁹ En effet, hâtivement formés, les 1^{er} régiments des conscrits rejoignent l'armée les 7 et 10 juillet.

¹⁰ La prise de Vienne, mal défendue, a lieu le 12 mai 1809.

¹¹ Il s'agit du passage du Danube afin d'occuper l'île de Lobau, position importante dans la stratégie napoléonienne.

¹² En fait il s'agit de l'île de Lobau.

¹³ « Le feu prenait dans les champs de blé, de seigle et autres récoltes, si bien que la plaine était enflammée en plusieurs endroits, ce qui nuisait beaucoup aux positions de l'artillerie et des troupes », écrit le trompette Jacques Chevillet (du 8^{ème} chasseurs à cheval). Chevillet sera blessé très grièvement à Wagram. Voir la nouvelle édition de son témoignage. (« Souvenirs d'un cavalier de la Grande-Armée, 1800-1810... », Paris, éditions de la BdH, 2004).

¹⁴ Il s'agit de la bataille d'Essling, des 21 et 22 mai 1809.

¹⁵ Une déclaration peu crédible d'autant plus que le régiment n'est pas encore à l'armée à ce moment.

¹⁶ Il n'existe pas de carabiniers et de cuirassiers dans la Garde Impériale du 1^{er} Empire. Il s'agit en fait de la charge de la réserve de cavalerie française sur les colonnes d'attaque autrichiennes.

(dont ils n'avaient pas peur, pour une affaire dans laquelle ils n'avaient pas brillé). Cette charge, soutenue par la Jeune Garde dont je faisais partie, fut poussée jusqu'aux frontières de la Hongrie et décida de l'affaire.

A l'hôpital

Suspension d'armes. J'eus un érysipèle¹⁷. Evacué sur Vienne, couché une nuit dans un corridor de l'hôpital et le lendemain chez un bourgeois, dans un faubourg occupé par les convalescents de la Garde Impériale.

Toute la Garde Impériale fut au camp de Moër, près le château de Schoenbrunn, de l'empereur d'Autriche, où résidait l'empereur Napoléon. Défilé devant l'empereur d'Autriche : chaque jour un bataillon. Parc de l'empereur d'Autriche : tous les jours, à l'ordre du jour, défense d'y chasser ; mais un jour toute l'armée s'y introduisit et le dévasta complètement. J'y prends une biche sans l'avoir tuée. Le lendemain, l'Empereur, instruit de cette chose, se rendit au camp, y vit du gibier dans toutes les cuisines et se retira sans rien dire à personne.

Les mœurs d'un chef de bataillon

Nous avions le chef de bataillon X...¹⁸ sodomiste. Les plus beaux soldats malades n'osant pas en dévoiler la cause, et mourant... Quelques uns le dévoilèrent cependant et il fut mis aux arrêts forcés dans baraque. Les autres qui m'avaient précédé dans sa garde l'ayant laissé sortir, il croyait en faire autant avec moi. Il voulut forcer la consigne et je lui donnai un coup de baïonnette dans le flanc. On m'appela devant le général de division, le comte Dorsenne¹⁹. Acquittèrent, et lui, changé de corps d'armée.

Retour en France

La paix fut faite et nous rentrâmes en France²⁰.

A Strasbourg, je fus encore logé chez le sieur Pivart, qui me reçut à bras ouverts. A Verdun, entré à l'hôpital avec un autre du même nom qui mourut. Pendant le séjour à l'hôpital, ayant bien soif, je pris le verre d'un infirmier qui était à côté de moi et le bus ; je m'endormis ensuite et à mon réveil l'infirmier me dit que je lui paierais ce verre de vin ; pour calmer sa colère et ses menaces, je lui donnai la petite bourse que j'avais sous le traversin. Quand je fus un peu remis, je demandai à la sœur ce qu'était devenu mon « frère ». Elle me dit qu'il était sorti. Cependant, ne la croyant pas, je lui demandai de me conduire dans le magasin d'habillement et j'y reconnus son sac et tout son fournement, ce qui indiquait assez qu'il était mort. Après ma guérison, quoique tout à fait sourd, je partis en charrette et la sœur me glissa trois francs dans la main.

A la Malmaison

Alors, j'allai rejoindre le régiment à Paris. En convalescence dans la caserne pendant quelque temps. Après complète guérison, je fus placé planton au château de Malmaison, chez l'impératrice (la première femme)²¹ pendant un mois. L'empereur y vint à trois reprises pour voir l'Impératrice, et la troisième fois il fit anti-chambre pendant 30 à 45 minutes. Dialogue avec le Suisse et l'Empereur, et moi.

¹⁷ Infection cutanée due à un streptocoque.

¹⁸ Les chefs de bataillon du 1^{er} régiment sont Mosnier et Carré.

¹⁹ Le Général Le Paige Dorsenne, né en 1773 à Ardes, Pas de Calais. Général de brigade le 25 décembre 1805. Colonel des grenadiers à pied de la Garde, le 20 janvier 1808. Il décède à Paris le 24 juillet 1812.

²⁰ Le 14 octobre 1809 et devait durer jusqu'en août 1813.

²¹ Joséphine...

L'Impératrice me demanda si le corps de garde était content de l'ordinaire qu'elle envoyait ; je lui dis que oui, puisque « les soldats ne payaient pas cher ». Mais il était convenu qu'ils ne devaient pas payer. Alors elle renvoya tout le personnel de sa maison, fit partir un express pour Paris pour en prévenir l'Empereur, qui le remplaça de suite.

Campagne d'Espagne. 1810

Départ pour l'Espagne dans le 3ème Tirailleurs Grenadiers de la Garde, ainsi nommé dans la campagne d'Autriche (Conscrits Grenadiers de la Garde), par Bayonne, à Vittoria.

Le fort de Pancorbo

Deux ou trois mois à faire l'escorte des courriers ; souvent inquiétés par la troupe de Mina : un jour, une escorte de 60 hommes furent cernés dans le fort de Pancorbo, entre Vittoria et Breviesca. Pendant trois jours, sans vivres. Le curé de Pancorbo y vint par un souterrain de la ville au fort, frappa à une porte. Hésitation pour lui ouvrir ; protestation d'amitié et annonce de vivres ; après avoir ouvert la trappe, il se présente avec une besace contenant du pin, du vin et des saucisses. Avant son arrivée, nous faisons la chasse aux rats, que nous trouvons excellents. Le troisième jour nous fûmes délivrés par les nôtres, et le curé nous suivit.

Le combat de Santa-Maria

Nous rentrâmes à Breviesca quelques jours après, faisant la même route. En venant de Pancorbo, nous fûmes attaqués entre Santa-Maria et Salinas par 400 cavaliers de Mina. S'étant approchés davantage, on les reconnut en effet, et alors, après avoir fait mettre la baïonnette au fusil, on forma deux sections ; je fis les fonctions de caporal. En s'approchant de nous, ils se formèrent en 4 pelotons ; leur chef, qui portait un chapeau à laque, dont je m'emparai et que je plaçai sur mon sac, cria à notre officier (de Norivos, sous lieutenant de 18 ans, sortant de l'Ecole)²² : « Français, rendez-vous ! ». L'officier : « A la mort ! ». Alors les quatre pelotons nous chargèrent au galop sur les quatre faces, et à notre première charge, en riposte, nous tuâmes leur chef. De Norivos passait sous les baïonnettes au moment de la charge afin de retenir certains de nos soldats que le courage faisait trop avancer. Ils revinrent plusieurs fois à la charge sans pouvoir nous enfoncer ; nous eûmes plusieurs soldats blessés, entr'autres le sergent qui commandait la seconde section ; je fus obligé de la commander. A une autre charge, nous eûmes le tambour blessé à la cuisse : il s'appuya sur une borne, en battant toujours la charge. Comme l'ennemi allait le tuer, de Norivos le plaça sur ses épaules, le porta quelques temps et puis le repassa à chacun de nous ; mais assailli à chaque instant par les ennemis, nous fûmes obligés de le laisser ; il battait encore la charge lorsqu'il fut achevé ! En approchant de Breviesca, notre fusillade fut entendue, l'on vint à notre secours ; nous revînmes sur nos pas pour voir nos blessés et nous les trouvâmes tous massacrés. En arrivant à Breviesca, le colonel porte de Norivos pour la croix d'honneur, et moi aussi. Il la reçut bientôt avec le grade de lieutenant.

Bilbao

Nous reçûmes l'ordre de partir pour Bilbao pour rejoindre un autre détachement (bataillon) parti l'avant-veille. En route, nous trouvâmes un soldat du régiment, parti avec le 1er bataillon ; il venait tout seul à travers les montagnes. Il dit au capitaine qu'étant arrêtés dans un village pour avoir des vivres, ils avaient été saisis à trois par les paysans et jetés dans la cave d'un curé d'où lui seul s'était sauvé, les deux autres ayant été tués dans la même cave.

²² Plus exactement : Nolivos, commandant la 2ème compagnie du 2ème bataillon du 1er tirailleurs grenadiers. (Note de l'édition de 1934).

N'ayant pas trouvé son bataillon, il s'était dirigé dans les montagnes et avait fini par nous rencontrer. Il nous conduisit dans ce village ; nous y trouvâmes dans la cave les deux cadavres mutilés. Le curé fut saisi ; on donna une heure de pillage dans le village et nous emmenâmes le curé.

Avant d'arriver à Bilbao, tournant la montagne, nous rencontrâmes une porte crénelée défendue par des moines espagnols. Nous la prîmes d'assaut ; ils s'enfuirent. Nous en trouvâmes une seconde défendue encore par les moines ; le capitaine Mirabel se tint tout droit sur son cheval et se précipita en franchissant la porte de bois, parmi eux, suivi de ses soldats, et nous arrivâmes ainsi à Bilbao, les poursuivant sur la montagne. En entrant dans Bilbao, toutes les maisons étant fermées, nous fîmes publier qu'à l'instant tout devait être ouvert et étalé, ou bien nous allions mettre le feu à la ville. Dans cet intervalle, le bataillon parti la veille et qui n'était pas encore entré en ville, vint nous rejoindre.

Au bout de deux jours, nos espions nous dirent que les Anglais avaient débarqué à un port de mer à deux lieues de distance, qu'ils faisaient des vivres dans les villages, au nombre de 6.000. Au nombre de 1.800 ou 2.000 hommes, plus 500 cavaliers (un escadron du 9^{ème} hussards), nous longeâmes les dunes de la mer ; à notre approche, leurs vaisseaux prirent le large et tirèrent le canon d'alarme. Nous nous mîmes sur deux rangs (pour faire croire à un plus grand nombre). Les Anglais sortirent du village, se mirent dans la plaine, en carrés. Notre capitaine Mirabel nous commandait alors en chef. Il envoya un parlementaire aux Anglais pour qu'ils se rendent à discrétion ; ils demandèrent une heure pour se décider ; le capitaine leur accorda 5 minutes, après lesquelles il allait faire jouer l'artillerie. Alors ils se rendirent à discrétion sans aucun coup de fusil ; il leur fut enjoint de poser leurs armes, que tous les officiers se missent en pelotons et tous les soldats en masse à une grande distance des armes ; nous entourâmes tous les officiers et nous fîmes marcher les soldats en avant entre deux haies. Quand les officiers nous virent en si petit nombre, désespoir. Nous les enfermâmes dans des couvents, des églises pendant sept ou huit jours, en attendant du renfort, sans nous coucher ni jour ni nuit pour nous tenir toujours en garde.

Nous allâmes à Vitoria et les conduisîmes à Bayonne. Nous revînmes ensuite à Vitoria, puis à Burgos où nous trouvâmes 22 Espagnols, aux acclamations de toute la multitude. Nous étions en petit nombre et quelque temps après un grand nombre d'Espagnols entrèrent dans la ville avec quelques pièces de canon, se dirigeant sur nos casernes où le maréchal Bessières se remisa et nous fit sortir pour commander une charge ; nous les pourchassâmes hors la ville ; des renforts nous arrivèrent, nous fûmes remplacés par le 2^{ème} régiment des tirailleurs et nous revînmes à Breviesca.

Là nous fûmes appelés pour commander à Laguardia, toute la brigade commandée par le général Roquet²³. En passant, à Los Arcos, notre cantinière, tant en mal d'enfant, fut obligée de s'arrêter ; nous l'y laissâmes avec son mari chez le maire, sous sa responsabilité et celle du village. Nous arrivâmes à Laguardia, puis revînmes à Los Arcos, où nous trouvâmes notre cantinière suspendue à un saule, le cantinier à un autre et le nouveau-né attaché au col du mari. Nous les enterrâmes tous les trois, et le pillage fut ordonné pour piller ces meurtre : nous ne trouvâmes personne. En allant satisfaire un besoin pressant, j'allai derrière un mamelon, et, en y arrivant, j'aperçus des hommes couchés. Je leur criai : « Qui vive ! » et je commandai comme si j'avais une troupe de soldats avec moi, alors que j'étais seul. L'épouvante le prit et ils me crièrent qu'ils se rendaient prisonniers. Je leur fis poser les

²³ Sans doute le Général Roguet (1770-1846).

armes et leur dis de s'éloigner en contournant le mamelon. Je leur fis alors marcher en avant ; mais bientôt ils aperçurent toute la troupe et me virent tout seul les conduisant ; Aussitôt mes camarades vinrent à mon secours au pas de course et les conduisirent sur la place, où se trouvait mon capitaine Mirabel ; ils étaient 21. Le capitaine me promit de me porter sur la croix d'honneur.

Peu de jours après nous fûmes appelés pour aller à Logroña en renforcer la garnison pour parer à un coup de main de l'armée de Mina²⁴ qui devait s'emparer de cette ville. Nous y arrivâmes dans la nuit, nous passâmes sur le pont de l'Ebre et l'on me désigna demi-heure après pour rester en éclaireur dans le fossé, sous les ronces qui bordaient le chemin par lequel l'ennemi devait arriver. Nous avons placé sur le pont des chevaux de frise avec 4 pièces de canons, et notre infanterie s'était couchée sous les oliviers en avant du pont (demi-lieue) ; j'avais pour consigne, une fois l'armée ennemie passée se dirigeant vers le pont, de me lever et d'aller avertir notre troupe. Lorsque je fus parti, sans laisser passer l'arrière-garde de l'ennemi, celle-ci m'aperçut et fit une décharge. Je reçus deux balles dans mon sac.- nous les prîmes par derrière, les acculâmes contre le pont ; plusieurs furent tués, d'autres noyés, très peu s'échappèrent.

De là nous partîmes pour Estella; nous y fûmes casernés dans un couvent, séparé du séminaire par une petite rue ; dans ce couvent furent placées deux sentinelles, l'une à la petite porte, et l'autre sur le derrière du séminaire. A ce dernier factionnaire apparaissait chaque nuit un grand fantôme blanc. Quoique le factionnaire lui ait toujours tiré son coup de fusil, il s'avancait toujours, et le factionnaire se repliait sur son poste. Une nuit je m'y trouvai en faction, et ne voulant pas reculer, je tirai mon coup de fusil : il s'approcha toujours vers le mur ; je battis un instant en retraite ; mais voyant le poste qui venait à mon secours, je m'avançai vers lui à la baïonnette, le traversai, le pris corps à corps, ne tenant dans mes bras que des échasses et un drap de lit ; il avait sauté par-dessus le mur dans le séminaire. Le séminaire fut dès lors entouré toutes les nuits par plusieurs factionnaires, et, le lendemain, le directeur fut sommé de faire connaître celui qui s'affublait ainsi. On le prit, lui et quelques autres, pour le faire découvrir ; en présence de leur obstination et de leur silence, on les menaça de les fouiller, et ils déclarèrent alors que c'était un espion qui venait leur porter les nouvelles. Ils nous le livrèrent, nous le fouillâmes avec le directeur et un autre, et nous fîmes sortir tous ceux du séminaire.

Peu de jours après j'étais en faction à la petite porte sur le derrière lorsque mon capitaine se trouva de ronde, vint à moi en me disant le mot de ralliement ; je ne reconnus pas ce dernier et lui fermai le passage. Injures du capitaine, résistance de ma part ; il me menaça de son sabre, en frappa un coup sur mon fusil ; je le ménageai cependant, en le priant de rentrer au corps de garde pour me faire relever ; il d'empessa de la faire, et en rentrant au corps de garde, il demanda une explication, apprit que le chef lieutenant du poste ne m'avait pas changé la consigne, me louangea beaucoup et me dit même que j'aurais dû le tuer pour faire mon devoir. Le lendemain le lieutenant fut mis aux arrêts, à l'appel, le capitaine me fit présenter mon fusil devant toute la troupe pour faire voir que j'avais résisté quoique je n'eusse pas fait usage de mon arme.

Vers l'Ecole de Fontainebleau.

²⁴ Le fameux bandit espagnol Mina...

Quelque temps après l'on demanda 12 hommes par compagnie pour passer à l'Ecole de Fontainebleau. Le capitaine me choisit un des premiers et m'engagea beaucoup à y aller, quoique je tins à rester avec lui.

Je rentrai d'Espagne par Bayonne le 22 mars 1811, jour de la naissance du Roi de Rome.

Je partis sans permission pour Toulouse avec ceux qui l'avaient obtenue la veille au soir ; je me mis avec M.Brouard, de Toulouse, et d'autres ; ils témoignèrent le désir d'aller coucher à l'hôtel, ce que nous fîmes. Avant de partir, ceux qui avaient encore de l'argent étaient d'avis de déjeuner ; je demandai à Brouard s'il avait de l'argent (je n'avais que 1,50 en partant de Bayonne : il me dit qu'il avait 3 francs... Avant de faire porter le déjeuner, nous voulûmes savoir le prix de notre séjour ; on nous répondit 1fr.50 chacun, le déjeuner payé : nous déjeunâmes alors. Tous les deux nous nous séparâmes des autres et nous partîmes ensemble. Le même jour, des béarnais, laboureurs, nous demandèrent si nous portions des cartouches ; nous leur en vendîmes un paquet à 3 sols chacune ; et pour faire plus d'argent, nous en fabriquâmes avec du sable en ajoutant un peu de poudre par-dessus ; nous les vendîmes le même prix que les autres²⁵. Nous en retirâmes assez d'argent pour arriver à Auch et nous bien restaurer. De là nous vînmes coucher à Toulouse. En arrivant j'allai descendre chez ma sœur à 9 heures du soir ; comme nous étions en carême, elle me présenta des sardines et de la morue pour mon souper ; cependant Madame Capelle, la femme du tailleur de Saint-Etienne, voulut bien me porter, ainsi qu'à mon camarade, un autre plat pus confortable.

Huit jours après, le jour des Rameaux, nous partîmes de Toulouse, sans permission toujours et sans feuille de route ; nous passâmes par Montauban et Limoges, d'où nous prîmes la traverse pour aller rejoindre à Poitiers. Dans ces traverses nous rencontrâmes la gendarmerie qui conduisait des déserteurs ; les gendarmes nous prièrent de les aider à les escorter et nous payèrent la nourriture jusqu'à Poitiers. Le bataillon avait déjà pris les devants ; nous le retrouvâmes à Orléans ; en y arrivant les officiers nous mirent par punition à l'avant-garde pendant 3 ou 4 jours, et nous arrivâmes à Fontainebleau. En y arrivant, nos officiers furent semoncés d'avoir donné des permissions verbales.

Après trois mois de séjour à l'Ecole, faisant la manœuvre du fusil et du canon ainsi que la théorie de ces armes, l'on vint demander à minuit les livrets de la première et de la 2^{ème} classe, dont je faisais partie, et deux heures après nous fûmes appelés pour faire nos sacs et partir dans des voitures qui nous attendaient. Tous ceux qui se trouvaient tirailleurs de la Garde entrèrent comme caporaux dans ce corps et les fusiliers de la Garde comme sergents ; je fus caporal.

Avec les déserteurs.

Nous allâmes jusqu'à Bruxelles sans avoir appris notre destination. Là seulement le peuple nous apprit où nous allions, tout en déplorant notre sort. Alors à l'appel nous formâmes le cercle pour prier le commandant de nous faire connaître notre destination. Il nous répondit que l'on apprenait toujours les mauvaises nouvelles trop tôt ; que c'était pour aller former le cadre d'un régiment réfractaire déserteurs dans l'île de Walcheren à Flessingue, île malsaine. Placés dans un camp sous les dunes, dans des baraques couvertes de branchages, couchés sur la paille et le sable, nous y passâmes à peu près deux mois ; nous y recevions deux rations de vin, d'eau-de-vie de tabac et une seule d'eau douce.

²⁵ Cette pratique de vendre des affaires militaires, bien que rigoureusement prosrites par les règlements militaires, est pourtant ancienne et bien ancrée chez les soldats impériaux. Ainsi, le 6 prairial an VIII, le préfet de l'Ain prévient le général Teulié que les hommes de la Légion Italique vendent les armes "qui leur ont été distribuées".

Nous reçûmes l'ordre de partir au bout du mois pour aller conduire des hommes à Lübeck, en passant par Hambourg. Tout le long de la route, ils étaient logés dans des granges, et les sous-officiers et caporaux chez les bourgeois. Nous les versâmes à Lübeck dans un régiment, et le cadre du bataillon revint à Vézél, en Prusse, prendre d'autres déserteurs que nous conduisîmes à Stettin, dans le 105^{ème} de ligne. Nous passâmes ensuite par Mayence, et là nous fûmes logés à plusieurs chez un rabbin. Il faisait ses Pâques, je lui pris son messie²⁶, je l'emportai au-dehors, et de suite tous les juifs me poursuivirent. Je jetai cette poupée²⁷ dans un ruisseau, et, sans le secours de mes camarades, j'aurais été écharpé. Deux demoiselles du rabbin se mirent le lendemain à notre table et mangèrent comme nous du porc frais.

Nous vînmes à Strasbourg pour chercher les recrues, et je fus reçu chez M. Pivart comme un enfant de la maison. Il n'y eut pas de recrues à prendre, et nous fûmes dirigés sur Wissembourg, où nous formâmes notre bataillon avec des prisonniers espagnols qui prirent du service pour la France. Nous partîmes pour Berlin où tout le régiment fut réuni, portant le nom de régiment de Walcheren. Les Espagnols furent éparpillés dans tout le régiment.

En Russie.

Nous partîmes pour la campagne de Russie.

Nous passâmes par Varsovi Caly²⁸, où nous livrâmes une grande bataille pour passer le défilé. Nous marchâmes sur Volkovysk²⁹, où nous livrâmes encore une grande bataille. La ville fut brûlée. Notre compagnie de grenadiers était de garde dans une cour où était couché par imprudence notre colonel avec l'état-major : ils furent attaqués vers minuit par les Russes. Notre brave compagnie de grenadiers se défendit avec ardeur pour favoriser la retraite et le sauvetage de notre état-major, qui eut lieu par une porte de derrière. Il nous en coûta les trois-quarts de la compagnie. Sitôt notre colonel rendu au camp, il monta à cheval avec son bonnet de coton blanc parmi la neige qui tombait à gros flacons et nous ordonna la charge à la baïonnette. La maison fut bientôt reprise ; nous enlevâmes nos blessés et nous nous retirâmes sur notre position. On ordonna de tirer à boulets rouges et à mitraille. Au point du jour la ville n'était qu'un brasier. Nous n'étions qu'une division du 7^{ème} corps d'armée. Le lendemain, les Russes nous voyant si peu nombreux tentèrent à trois reprises de nous enlever notre position. Ils venaient se faire tuer jusqu'à la bouche de nos canons. Nous qui étions de garde aux canons, nos bras et nos baïonnettes n'en pouvaient plus. Le 3^{ème} jour ce fut notre tour de les attaquer. A trois heures du matin notre artillerie avait pris position. Malgré qu'elle fût bien inquiétée, elle leur donnait des décharges de tonnerre. Non commença par nous présenter en tirailleurs ; ensuite on nous lança au pas de charge. Comme nous étions à nous battre corps à corps, notre réserve arriva avec des forces de cavalerie, ce qui décida l'ennemi à nous céder le terrain. Il était midi. Nous fîmes beaucoup de prisonniers. Nous restâmes sur cette position jusqu'à 4 heures. Nous partîmes à leur poursuite pendant 3 jours. Le 3^{ème} jour nous les rejoignîmes. Ils s'étaient embusqués dans une forêt de sapins bordée de tous côtés par un grand marécage. Il n'y avait qu'un endroit pour y pénétrer ; ils avaient hérissé ce passage d'artillerie. Nous restâmes là trois jours pour les tenir prisonniers. En attendant nous nous reposions, et mangeait celui qui avait des vivres. Cependant nous

²⁶ La mézouzah est cet objet religieux que les juifs accrochent au montant de la porte de chaque habitation. La mézouzah contient un bout de parchemin où sont inscrits quelques versets bibliques...Enfin, cet objet est communément considéré comme un élément protecteur du foyer et de la maison...

²⁷ Il est peu probable que cet objet ait existé sous la forme d'une poupée...

²⁸ Peut-être le combat de Wiazma (Russie), le 3 novembre 1812.

²⁹ La bataille Wolkowisk (Biélorussie), qui se déroula les 14/16 novembre 1812. Le sous lieutenant Van Galen y est tué. Le capitaine Joyeux et le sous lieutenant Hory y sont blessés.

trouvions encore quelques aliments. Pendant ce temps on avait fait sonder ces marécages et éprouver la glace. Dans la nuit on nous lança, nous fantassins, sur la glace. Nous prîmes à revers l'artillerie ennemie avec tant de courage et elle d'autre part elle fut si inquiétée par la nôtre qu'elle nous abandonna une grande partie de ses canons et un grand nombre de prisonniers qui ne faisaient que nous embarrasser. Nous nous contentâmes de clouer (sic) les canons, de désarmer les prisonniers et les renvoyer sur parole. On nous réunit dans quelques débris de village, pour que nous puissions prendre un peu de repos et nous procurer quelques vivres si c'était possible. C'est le 17, 18 et 19 novembre que nous eûmes les plus grands froids. J'ai vu plusieurs camarades tomber raides ; d'autres avaient les oreilles, le nez, les mains, les pieds gelés ; le tout se pelait comme une patte de volaille qu'on passe par le feu.

En Pologne.

Nous eûmes plusieurs affaires dont je ne me rappelle ni les dates ni les noms des lieux³⁰. Nous apprîmes que notre grande armée était en retraite. Nous commençâmes la nôtre sur Varsovie (Pologne), où nous apprîmes que notre grande armée se retirait en désordre vers la Prusse. Nous nous reposâmes une quinzaine de jours à Varsovie. Dans ce temps nous travaillâmes ainsi que les braves habitants à percer à la glace de la Vistule, où nous jetâmes tout le matériel d'artillerie que nous ne pouvions emmener. Pleins de dévouement, les braves habitants de Varsovie venaient tous les matins à la sonnerie de la diane sur les remparts, nous apporter le déjeuner qui consistait en lait, café au lait, bonne tartine de beurre et jambon et eau-de-vie, sans compter qu'ils voulurent se charger de la défense ainsi que des approvisionnements de la ville.

Notre brave commandant du 7^{ème} corps d'armée, M. le comte Régné³¹, se décida à nous faire partir. Nos étions coupés sur tous nos passages par les Russes, attendu qu'ils étaient à deux cent lieues au devant de nous, principalement à Callis, passage difficile qui était gardé par la garde impériale russe. Ils n'eurent pas le temps de faire sauter le pont mais il était bien gardé par leur artillerie de la Garde et il fallut y passer. Cela fut fait dans la nuit, alors qu'ils reposaient et croyaient que nous en faisons de même. Nous les surprîmes et nous leur enlevâmes une grande partie de leur artillerie dont nous clouâmes les pièces en les abandonnant. Nous mangeâmes quelques morceaux de leurs chevaux et nous leur laissâmes tout le reste attendu que cela nous aurait embarrassés. Nous emmenâmes quelques chevaux que nous mangeâmes. Le surlendemain nous trouvâmes d'autres Russes à un autre mauvais défilé pour nous défendre le passage.

Il nous arrivait tous les jours de falloir nous battre pour nous ouvrir un passage, toujours dans le verglas sans nous reposer ni nuit ni jour, sans vivres, étant exténués, et à moitié gelés. Quand nous trouvions un débris de village, une brigade tenait tête à l'ennemi et l'autre brigade cherchait des vivres. Chaque brigade fit ainsi têt à son tour jusqu'à Glogau. C'est dans cette maudite retraite où nous avons perdu tant de braves soldats français. Bien contents ceux qui purent arriver à Glogau. Les Russes n'avançaient plus : nous nous crûmes sauvés. Mais à la sortie de Glogau nous entrâmes dans un terrain si détremé par la fonte des neiges que nous y laissâmes tous nos canons, tous nos bagages ainsi que le restant de nos pauvres chevaux : tout enfoui sans rien pouvoir sortir ! Même beaucoup de nos fantassins y restèrent toute une nuit. Nous nous logeâmes dans des fermes pendant trois jours et nous marchâmes sur Dresde.

³⁰ Le régiment combat près de Volkowits, le 8 décembre et Kalisch, le 13 février 1813.

³¹ Le Général Reynier (1771-1814).

En Saxe

Avant d'entrer dans Dresde, nous logeâmes dans un village à environ 5 kilomètres de Dresde. Comme nous sortions de ce village, les Russes y entraient. Nous nous retirâmes sur Dresde.

A moitié chemin vint un ordre de laisser quatre hommes et un sergent. Notre adjudant m'ordonna de rester avec quatre hommes, qui se trouvèrent être quatre espagnols. Le colonel en passant me dit d'envoyer à un moulin pour me faire livrer du pain, du bois et des vivres et qu'il me ferait relever dès qu'il serait rentré dans Dresde. L'adjudant nous y oubliâ. Nous étions dans un endroit creux avec du feu allumé. Vers minuit vint un cavalier russe au galop vers le feu. Son cheval tomba, lui aussi. Mes espagnols l'eurent bientôt tué et dévalisé. Le lendemain j'envoie à Dresde un soldat espagnol qui fut mis en prison comme espion, ne sachant pas s'expliquer. J'en envoie un second qui sût mieux s'expliquer, et l'on vint nous relever. Le colonel nous croyait morts.

A Dresde nous trouvâmes encore les russes, qui n'avaient pas passé la rivière. En arrivant, nous voulûmes faire sauter le beau pont. Les habitants s'y opposèrent. Même ils nous jetèrent deux officiers dans la rivière ; nous étions si peu nombreux et si exténués que sans le dévouement d'un vieux général saxon qui monta à cheval et harangua le peuple nous n'aurions pu arriver à la caserne. Mais là encore pas de repos ! Dans la nuit nous allâmes à l'arsenal chercher des canons, des munitions, des boulets, des cartouches. De suite, nous plaçâmes un poste à l'arsenal. On braqua une pièce de canon chargée, mèche allumée, à chaque bout de rue. En même temps des hommes de corvée portèrent à chaque poste du pain, du beurre, un morceau de lard et d'eau-de-vie. La nuit se passa de cette manière. Au point du jour on fit crier dans toutes les rues que si on trouvait trois habitants ensemble on tirerait dessus. On mit un poste à chaque bout pour qu'une personne ne pût s'approcher. En attendant les mineurs travaillaient. On disposa trois barils de poudre et la journée se passa fort calmement. Toute la seconde nuit sous les armes, et au point du jour trois arches du pont sautèrent, à l'étonnement de tout le peuple, sans que personne ne bougeât. Peu de jours après nous reçûmes de France les cohortes, hommes forts, robustes et décidés pour compléter notre corps d'armée qui en avait grand besoin. Quand nous partîmes de Berlin pour la campagne de Russie nous étions 60.000 hommes. Arrivés à Dresde, à peine si nous étions 6.000 combattants. Aussitôt que nous fûmes à peu près au complet et que nous eûmes un peu dressé nos jeunes soldats à se tenir dans leur rang et à charger leur fusil, ce qui fut l'affaire de 15 jours, l'ordre nous fut donné de céder la ville neuve aux Russes.

Je me trouvais de garde et chef de poste au bout du pont de la ville neuve avant que le poste russe ne vint. Arrivèrent cinq à six officiers Russes parlant très bien français : ils plaisantèrent, disant qu'il fallait partir. Je leur répondis que j'en avais l'ordre : sans cela (ils devaient connaître les Français), nous ne nous retirerions pas sans leur faire payer cher la bienvenue. Leur troupe arriva, on releva mon poste, nous montâmes dans un petit bateau qui nous attendait. Une fois partis, ils nous tirèrent une décharge de coups de fusils qui me blessa eux hommes. Le batelier plongea dans l'eau et le bateau navigua à sa volonté. Nous débarquâmes à plus d'un kilomètre à un moulin d'où l'on vint avec un autre bateau à notre rencontre. Cinq à six jours plus tard, on nous envoyait un parlementaire avec les yeux bandés comme il est d'usage. Une fois assis sur une chaise au milieu de la place gardée par de nombreux factionnaires, il fut enlevé et écartelé, en représailles de ce qu'ils avaient tiré sur nous dans le bateau.

Quelques jours après, l'Empereur vint à Dresde, fit réunir les architectes, les ingénieurs de la ville et ceux de l'armée pour savoir combien de temps il faudrait pour reconstruire le pont en

bois pour y passer toute l'artillerie et toute l'armée. Ils demandèrent quatre jours. Sur cette réponse, l'Empereur fit appeler des sapeurs, s'en fut à un magasin de bois et se fit charger une grosse pièce de bois sur les épaules. Les sapeurs portèrent les pièces. Il se mit à diriger la pose. Bientôt les soldats sapeurs et les habitants eux-mêmes apportaient du bois à profusion. Dans quatre heures de temps le pont était terminé et des chariots traversaient chargés de ferraille. Une heure plus tard, nous passions à notre tour et nous chassions l'ennemi jusqu'à Goerlitz.

En Prusse.

Suspension d'armes jusqu'au 15 août 1813. Nous célébrâmes la fête de l'Empereur le 10, et nous recommençâmes les hostilités le 15 août 1813. Nous marchâmes sur Berlin. Le 21 nous rencontrâmes l'armée suédoise avec son roi en tête, Bernadotte, traître ayant tourné les armes contre nous, contre sa mère patrie et contre celui qui l'avait fait roi de Suède. Il se joignit avec l'armée russe et l'armée prussienne.

Le 21 et le 22 nous le battîmes³². Il tenait une position formidable. Nous restâmes jusqu'à trois heures, en tirailleurs. Il n'y avait pour attaquer qu'un passage sur un pont étroit. L'Empereur était présent. Un de mes vieux grenadiers placé en tirailleur retourna et vint me dire qu'il était parvenu à une demi-portée de fusil de l'ennemi sans avoir été aperçu, que si je voulais venir avec cinquante hommes de bonne volonté et deux cavaliers, nous étions sûrs d'enlever cette position. Je lui dis que j'étais décidé. Alors, il m'expliqua de quelle manière il fallait agir. Il me montra un fossé couvert de ronces et de buissons qui allait jusqu'à peu de distance des pièces ennemies. Il me dit : « Une fois que nous serons arrivés au dit endroit découvert, ils ne pourront pas tirer sur nous. Nous grimperons aussi vite que possible. Nos deux cavaliers mèneront leurs chevaux par la bride ; une fois là, ils monteront à cheval et sabreront. » Je demandai la permission à notre colonel Maury³³, qui voulut savoir de quelle manière j'entendais faire. Je ne voulus pas le lui dire. Il alla en référer à l'Empereur. Ils arrivèrent tous les deux. L'Empereur me demanda si c'était moi qui voulais aller débusquer et prendre cette position à l'ennemi. Je répondis : « Oui, Sire, si vous vouliez me confier cinquante hommes de bonne volonté et deux bons cavaliers. » Il me dit : « Prends la compagnie ». Je le remerciai et lui dis que cinquante hommes me suffisaient, que je désirais les commander en personne, qu'on voulût bien nous faire garder les sacs et qu'au moment de notre départ on lançât un plus grand nombre de tirailleurs. Il me répondit : « C'est mon intention ». Nous parîmes avec nos fusils, nouvellement chargés, bien épinglés : la pierre frottée avec l'ongle amorce de nouveau et nous les portons en bandoulière. Avant de paraître à découvert, nous fîmes une petite halte. Puis nous parîmes au pas de charge. L'épouvante saisit l'ennemi nous voyant sur les canons. Les deux cavaliers, leurs bras n'en pouvaient plus de sabrer. L'Empereur arriva avec les tirailleurs. De suite on nous cria de nous arrêter, que nous en avions assez fait. La position était prise. Vingt-deux pièces de canon restaient en notre pouvoir et deux cents et quelques prisonniers sans compter les morts et les blessés. Dans la nuit malheureusement, l'Empereur partit à un autre corps d'armée. Le 23, Bernadotte, roi de Suède, qui quelques jours auparavant avait trahi, fit sa jonction avec les russes et les prussiens. Bataille de Wicterboc, à 3 lieues de Berlin. Sa position était à un moulin à vent, que nos jeunes soldats enlevèrent à la baïonnette. Ne pouvant nous y maintenir, manquant de cavalerie et étant en nombre bien inférieur, nous fîmes retraite. Je reçus 3 blessures et restai sur le champ de bataille. Le lendemain j'étais fait prisonnier par

³² Il s'agit de l'affaire de Gross-Beeren, des 22 et 23 août. Le régiment à un lieutenant et un capitaine tués et un chef de bataillon, 4 capitaines, un lieutenant et 5 sous lieutenants de blessés.

³³ Henry Maury dit la Grâce, né en 1763 à Lagrasse, Aude. Colonel du 131^e régiment d'infanterie de ligne, le 3 mars 1811. Il est tué à Leipzig, le 18 octobre 1813.

les Cosaques. Après m'avoir assommé avec le manche de leur lance, ils me déshabillèrent nu comme un ver et me jetèrent dans un fossé. Je fus porté mort sur le champ de bataille par Carère. Le lendemain du jour où je fus porté mort, l'Empereur envoya l'ordre de me donner la décoration et l'épaulette de sous-lieutenant. Comme on lui répondait que j'avais été tué sur le champ de bataille, il ordonna de donner la décoration et l'épaulette aux deux sous-officiers de la compagnie qui le méritaient le plus. C'est ce qui valut la décoration à M. Vergé, de Poitiers, et l'épaulette à M. Boudoi, de Tours en Touraine.

En captivité.

Je fus mené à Berlin, de là à Kolberg dans les casemates où nous étions 5 à 6.000 à travailler aux fortifications, commandés par un émigré français qui se nommait M. Dumoulin et dont la famille résidait près de Limoges.

A la suite d'horribles privations et duretés, nous fîmes le complot de nous révolter et de nous joindre à un général français qui était bloqué à Estettein (Stettin) : il devait faire une sortie pour venir à notre rencontre. La veille du jour indiqué, notre espion fut arrêté et fusillé. Et après nous avoir tenus huit jours dans les casemates à quart de ration par jour pour nous faire déclarer les meneurs du complot, sans résultat d'ailleurs, on nous fit partir, une partie par mer et une partie par terre. Je fus du nombre de ces derniers.

Après quelques jours de marche, nous décidâmes, M. Dérofignac et moi, de désertir pour nous placer chez quelque bourgeois. Nous nous plaçâmes chez deux maîtres de poste. Quant à moi, j'étais plus mal qu'à Kolberg : il me fallait courir la poste avec un traîneau, labourer, hâcher la paille, et je n'avais pas la moitié des pommes de terre qu'il m'aurait fallu pour ma nourriture. Je tombai malade. M. Dérofignac au contraire, se rencontra chez une brave femme dont le mari avait été prisonnier en France où il avait été si bien traité qu'elle ne pouvait en faire assez pour lui rendre la pareille. Il ne faisait rien si ce n'est boire, manger et se promener. Comme nous avions convenus de ne pas nous quitter et que j'étais toujours malade, nous partîmes sur un traîneau pour entrer à l'hôpital d'Eschtolp. En route nous fûmes renversés dans un fossé plein de neige et le paysan alla déclarer en arrivant que nous étions morts en route ; M. Dérofignac n'étant pas malade nous dégagea et me donna le bras. Nous arrivâmes à l'hôpital D'Eschtolp. La même nuit le médecin avec l'infirmier firent la visite pour savoir ceux qui pourraient supporter le voyage. Comme il y avait des prisonniers de toutes nations et que je me faisais comprendre en plusieurs langues, on me demanda si je voulais rester. Je répondis : « Oui, si on fait rester Dérofignac. » On y consentit et nous restâmes. Je restai comme infirmier. Dérofignac ne faisait rien. Nous étions deux infirmiers dans cette chambrée. Nous ne pûmes pas nous entendre, attendu que dans le règlement il était convenu que tous les haillons de ceux qui mourraient devaient être distribués à ceux qui en avaient le plus besoin, de ceux qui partaient. Lombart, infirmier, les gardait pour les vendre aux Juifs. Comme je protestais, il me mit sur la liste d'un détachement en partance, me disant que tel était l'ordre du commandant de place, ce qui était faux. Au moment de partir, le commandant de place me vit et me demanda pourquoi je partais. Alors je lui déclarai ce qui se passait. Il ne voulut pas que je parte. Il prit l'autre infirmier sur le fait et le fit passer aux verges.

Quelques jours après, Dérofignac et moi nous voulûmes partir. Nous nous arrê tâmes à Chenée (Chemnitz) chez Koroski, fabricant de bière. Nous y restâmes environ quatre mois. Sans cette petite ville nous étions environ 120 prisonniers, tous travaillant chez des particuliers. On nous avait promis 4 sous à chacun par jour, mais personne ne nous payait. Malgré cela nous trouvions toujours quelques sous pour le dimanche, pour nous réunir dans

une auberge et y passer la nuit à nous distraire ensemble. Etant chez M. Koroski, fabricant de bière, un baron vint nous réclamer pour aller chez lui. Il nous fit payer et nous emmena à Cleinebern. Il me garda chez lui et envoya Dérofignac à un autre village chez sa mère. Je restai chez lui. Mon emploi était de battre et brosser les habits, le servir à table et faire travailler les ouvriers qu'il avait dans trois villages qui lui appartenaient, sans oublier de prendre le fouet des cosaques, c'est-à-dire le knout, pour les battre, ce que je n'ai jamais fait ? Ce refus de les battre constituait le seul sujet de désaccord entre nous deux. Mais le dimanche quand les ouvriers venaient au château pour rendre compte au baron du travail de la semaine, il y en avait toujours quelqu'un qui était condamné au poteau, à recevoir 50 coups de knout, d'autres au carcan, à 100 et 150 coups du même knout. Et après avoir reçu leur paye de 4 sous par jour et après s'être déchaussés, ils s'avançaient jusqu'au seuil de la porte où se tenait debout le baron. Ayant mis un genou à terre, ils lui baisaient les pieds, ils prenaient ses ordres pour la semaine et se retiraient. J'étais témoin de tous ces faits. La paix fut signée. Je voulus rentrer. Le baron m'engagea à rester et à me marier. Il me donnait à choisir parmi les filles de trois villages. Je préférerais retourner dans ma patrie. C'était ce qui me tenait le plus au cœur.

Le retour.

Je partis de Dantzig. Nous formâmes un détachement d'environ 300 hommes qui nous mîmes en route vers Berlin et de là vers Manin (Mannheim), où nous passâmes le Rhin. Nous allâmes à Estrabouc (Strasbourg), où on nous délivra des sarraux de toile, et je fus versé dans le 22^{ème} de ligne à Mézières (Ardennes), où j'ai eu mon congé.

Un mot sur notre nourriture de route. Partant de Dantzig, nous étions escortés, logés dans des granges. Pour la nourriture, on faisait crier que les habitants étaient obligés de nourrir les prisonniers, par conséquent qu'on nous portât de quoi manger. Comme ils ne se pressaient pas, on nous apportait ordinairement une ou deux compotes de clousquis c'est-à-dire de l'eau bouillie avec des prunes et poires sèches. Là-dedans on faisait tomber des morceaux de pâte dure comme des boulets, avec du sel. Chacun en prenait une assiette en bois et le buvait. D'autres fois c'était quelques pommes de terre, toujours avec beaucoup d'eau. Voilà notre nourriture ordinaire jusqu'au lendemain soir, - ce qui fit que beaucoup moururent en route. Quant à moi je n'ai pas à me plaindre : je n'ai mangé qu'une ou deux fois de cet ordinaire. En effet, je faisais partie d'une association à six. Nous avions formé une société commerciale qui nous procura la subsistance sur toute notre route, mais il ne fallait pas se reposer ni beaucoup dormir. C'était pour la fabrication de bagues en crin avec des devises, d'alliances, d'autres avec des feuilles dorées et argentées, qui étaient bien appréciées dans les villages. Nous avions pour voyageur un tambour très dégourdi. Nous vendions autant que nous pouvions fabriquer. Une fois trois demoiselles vinrent nous voir travailler, allèrent chercher leur père, qui écorchait le français. Il nous demanda si nous voulions aller passer la nuit chez lui pour fabriquer des bagues. Il sollicita la permission et nous y fîmes. On nous fit bien souper et nous nous mîmes au travail. Les demoiselles avec leur mère et deux jeunes cavaliers passèrent la nuit avec nous. Ce qui nous fit le plus de plaisir, c'est qu'une demoiselle me dit d'aller avec elle : elle me mena à l'écurie où il y avait deux beaux chevaux. Elle me dit de prendre du crin. J'en fis provision. Le matin on nous offrit de quoi dîner et le père nous donna 3 thalers 15 lines. Avec cela et quelques petites réserves, nous arrivâmes en France sans manquer de vivres.

Arrivé à Estrabourc (Strasbourg), étant sur la place d'armes, je reconnus le monsieur chez qui j'avais logé en allant et aussi au retour de la campagne d'Autriche. Je dis à un de mes camarades : « Je vois un monsieur, qui, si j'osais me faire connaître de lui, m'amènerait chez

lui en convive. » Il me demanda comment il s'appelait. Je lui répondis : « M. Pivar . » De suite, il l'appela sans se retourner, M. Pivar s'avança. Il nous regarda, nous reconnut et m'amena à sa dame, puis alla déclarer que j'étais chez lui jusqu'à l'ordre de mon départ. Je fus versé dans le 22^{ème} de ligne à Mézières (Ardennes). Ne voulant pas servir sous le nouveau règne (celui de Louis XVIII), j'obtins mon congé illimité le 5 janvier 1815.

Joseph Esprit Guitard s'installe à Toulouse, 1 rue du Four et fait une carrière honorable dans le commerce de gros. Sous le Second Empire, il reçoit la médaille de Ste Hélène comme ancien de la Garde³⁴. Il décède vers 1870.



³⁴ Sous le Second Empire, il existe au autre Guitard, ancien soldat de l'Empire, domicilié à Toulouse : Auguste Guitard, il sert au 40^e régiment d'infanterie de ligne et reçoit la médaille de Ste Hélène.